

## Recherches sociographiques



### Marie-José Des RIVIÈRES, *Châtelaine et la littérature (1960-1975)*

André Fortin

Volume 34, numéro 3, 1993

Montréal Laboratoire d'urbanité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056818ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056818ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, A. (1993). Compte rendu de [Marie-José Des RIVIÈRES, *Châtelaine et la littérature (1960-1975)*]. *Recherches sociographiques*, 34(3), 552-554.  
<https://doi.org/10.7202/056818ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

développement local. De ces trois textes, l'auteur dégage l'idée d'une érosion des possibilités de développement régional et de ses avantages comparés. Dionne fait prendre conscience de la nécessité d'une décentralisation des pouvoirs gouvernementaux et de la mise sur pied d'outils de développement placés directement sous le contrôle des principaux intéressés, à savoir les forces vives du milieu dans un cadre d'interventions partenariales. S'il y a un texte à lire sur cette approche appliquée aux besoins de l'est du Québec, c'est bien celui-ci.

L'ensemble du livre, chacun l'aura compris, ne constitue pas vraiment un tout cohérent. Une question se pose: dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres semblables, valait-il vraiment la peine de tenter de faire un volume dans l'espoir d'ajouter un apport aux nombreuses publications qui paraissent sur le sujet depuis plusieurs années? Cette question en suscite une autre: un colloque n'est-il pas avant tout une occasion de faire avancer une réflexion à la faveur d'un partage de connaissances? Celles-ci peuvent être très utiles sans nécessairement justifier une publication. Un compromis pourrait prendre la forme d'un tirage restreint, sans impression et reliure dispendieuses, diffusé à l'intérieur d'un réseau concerné par le thème.

Des personnes comme Christiane Gagnon et Juan-Luis Klein ont le mérite de faire régulièrement appel à différents chercheurs, de milieux variés, pour débattre de la problématique du développement local. Ils favorisent ainsi l'expression de points de vue variés. C'est la principale utilité d'une telle activité. Ensuite, et non avant, ils pourraient inviter *certain*s collaborateurs à retourner à leur table de travail afin de préparer, à la lumière des échanges effectués, une contribution pour les fins d'un ouvrage doté d'un fil conducteur qui soutiendrait l'intérêt du lecteur du début à la fin.

André JOYAL

*Département d'administration et d'économie,  
Université du Québec à Trois-Rivières.*

---

Marie-José DES RIVIÈRES, *Châtelaine et la littérature (1960-1975)*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 378 p.

Dans son ouvrage sur les quinze premières années de la revue *Châtelaine*, Marie-José des Rivières propose et illustre des thèses à contre-courant des idées reçues.

Première idée reçue mise à mal: la presse à grand tirage ne diffuse que l'idéologie dominante, son discours est abêtissant, pour ne pas dire abrutissant. Si cela est parfois vrai (Julia BETTINOTTI et Jocelyn GAGNON, *Que c'est bête, ma belle! Études sur la presse féminine au Québec*, Montréal, Soudeyns-Donzé, 1983), l'exemple de *Châtelaine* montre que tel n'est pas toujours le cas, au contraire.

Deuxième idée: plus le tirage est élevé, plus le discours est conforme à l'idéologie. Or, *Châtelaine*, dans la période étudiée, affichait le tirage le plus important de la presse périodique québécoise (mis à part les journaux), et le nombre de lectrices — et de lecteurs — le plus considérable. Les chiffres sur le lectorat sont plutôt impressionnants, trois quarts de million de lectrices à la fin des années 1970, ce qui n'empêche pas les directrices de prendre des positions féministes dans leurs éditoriaux.

Troisième idée, découlant des deux premières : les discours véhiculés par la presse à grand tirage sont monolithiques. Or, les éditoriaux de Fernande Saint-Martin sont féministes et nationalistes alors que le courrier du cœur de Jovette est des plus conservateurs. Pourquoi mentionner ces deux rubriques ? D'après les études de marché disponibles, ce seraient les plus lues. Cette tension à l'intérieur du magazine est d'autant plus intéressante que la période en question est jalonnée de changements sociaux : c'est la Révolution tranquille, la montée du féminisme et du nationalisme. En liaison avec les trois thèses que je viens d'évoquer, l'analyse de Marie-José des Rivières pourrait alimenter le débat sur la culture populaire qui rebondit sans cesse et toujours dans les mêmes termes, à propos d'objets différents, et bien souvent davantage à partir d'idées préconçues que de travaux empiriques. Deux thèses s'opposent, la première, « élitiste », qui postule que rien de bon ne peut venir de la culture populaire, et la seconde, « populiste », qu'elle peut être un moyen de diffuser des idées et de se cultiver pour ceux qui n'ont pas accès à la culture d'élite ; cela a été débattu à propos de la radio, de la télévision, du cinéma, du livre de poche, de la bande dessinée, etc. L'exemple de *Châtelaine* témoigne qu'en la matière rien n'est tout noir ou tout blanc.

Quatrième idée, colportée par la vulgate bourdieusienne : l'art populaire s'oppose en tous points (créateurs, véhicules, propos, publics, etc.) à l'art savant, légitime. Or, *Châtelaine* a publié des nouvelles de Anne Hébert, Victor-Lévy Beaulieu, Marie-Claire Blais, Jacques Ferron, Gabrielle Roy aussi bien que d'auteurs débutants (à l'époque) comme Jean Basile, Claudette Charbonneau-Tissot (Aude) ou carrément inconnus... Et l'analyse « socio-sémiotique » de ces textes fait ressortir une trame commune, sinon un propos analogue.

Cinquième idée : la nouvelle est un genre nouveau au Québec, et n'a trouvé la faveur du public que dans les années quatre-vingt. Or, pendant la période étudiée, 1960-1975, *Châtelaine* — au tirage considérable, je le rappelle — a publié quelque 300 nouvelles d'écrivains québécois ou vivant au Québec. Des Rivières montre que qualité et quantité sont au rendez-vous, ainsi qu'un écho favorable du public.

Voilà en vrac quelques thèses discutées explicitement ou implicitement dans le livre de Marie-José des Rivières. Bien sûr, je les ai présentées rapidement, l'analyse est autrement fine, très détaillée. L'objectif de l'auteure est de cerner le rôle de *Châtelaine* dans la promotion et la diffusion de la littérature québécoise, en scrutant non seulement les nouvelles que la revue publie, mais aussi ses entrevues avec des écrivains, et sa rubrique sur les livres (dans ce dernier cas, elle s'appuie non seulement sur une analyse de contenu de la revue, mais aussi sur des entrevues auprès des rédactrices successives de cette rubrique). Mais pour bien cerner le rôle de *Châtelaine*, il lui fallait auparavant situer la revue dans le monde éditorial québécois, ce qui est le propos de la première partie, où après avoir livré quelques chiffres sur le tirage et le lectorat, elle reconstitue l'histoire de cette publication née de la rencontre de *la Revue moderne* et de l'anglo-canadienne *Chatelaine* (sans accent circonflexe). Des Rivières analyse en détail les éditoriaux des deux rédactrices en chef de cette période, Fernande Saint-Martin et Francine Montpetit ; des entrevues permettent de situer leur travail à *Châtelaine* à l'intérieur de leur trajectoire professionnelle et féministe. Le courrier du cœur est également scruté à la loupe. Ce qui est un préalable à l'entreprise qui tient à cœur Marie-José des Rivières, c'est-à-dire saisir le rôle de *Châtelaine* dans le développement de la littérature québécoise, est loin d'être un hors d'œuvre ; cela ne se lit pas comme un roman, mais presque, comme une page méconnue de l'histoire du féminisme au Québec.

De la première partie, il ressort, comme je l'ai déjà mentionné, une discordance entre les deux rubriques les plus lues et, plus généralement, entre les éditoriaux et plusieurs articles de fond féministes d'une part, et la publicité et le courrier du cœur d'autre part. Deux images de la femme coexistent donc dans la revue (ou s'agit-il des tensions, contradictions susceptibles d'habiter une même femme dans une époque de changement ?).

En ce qui concerne plus précisément le traitement de la littérature, conformément à ce à quoi on peut s'attendre de la presse à grand tirage, par le biais des entrevues, *Châtelaine* insiste davantage sur la personne de l'écrivaine. Ainsi l'analyse de l'entrevue avec Simone de Beauvoir est un petit bijou dont je m'en voudrais d'en dire trop pour ne pas priver lecteurs et lectrices de leur plaisir. Quant aux nouvelles, elles révèlent des préoccupations communes, reflétant les ambiguïtés dans l'image des femmes présentée par la revue dans son ensemble. Le personnage principal, souvent une femme dans la trentaine, se retrouve «à l'heure des choix». Des Rivières, dans une formule efficace, les décrit comme des héroïnes de roman Harlequin, cinq à dix ans après le *happy end*, alors qu'elles se remettent en question. Selon son hypothèse, «les personnages des textes de fiction expriment à la fois les valeurs sociales, littéraires, féministes et féminines de la revue» (p. 36) entre les deux pôles que sont les éditoriaux et le courrier du cœur. De plus, l'auteure montre l'évolution du littéraire au social et du féminin au féminisme dans son corpus de nouvelles.

Malgré tout, il subsiste dans le propos de des Rivières une ambiguïté sur la littérature et son statut d'imaginaire social, sur la littérature comme façon de réfléchir sur le social (comme le mythe dans la société primitive selon Lévi-Strauss). Ainsi, l'auteure se demande «comment s'exprime, dans l'imaginaire, l'évolution de la société québécoise» (p. 24); cette interrogation est au départ de sa démarche. À la fin de sa présentation des écrivains ayant publié une nouvelle dans *Châtelaine*, elle écrit qu'ils furent «nombreux à actualiser dans ces pages, sous forme de divertissement, leur tentative de représenter l'homme et la femme d'ici, à la fois dans leur dimension universelle et dans leurs caractéristiques spécifiquement québécoises» (p. 224). Et elle conclut: «L'analyse démontre que les nouvelles de *Châtelaine* exposaient surtout des problèmes vécus par les femmes et tentaient même de les résoudre à travers la fiction.» (P. 296.) Si donc la littérature sert à réfléchir sur le social, comment s'étonner du discours «spontané» sur la littérature des lectrices (p. 88), pour lesquelles «la distance entre réalité et fiction tend à disparaître» (p. 89)?

En terminant, je formulerai deux légers reproches, symptômes de maux répandus et nullement spécifiques à l'ouvrage ici discuté: une utilisation abusive, dans les deux sens du terme, du mot paradoxal et de ses dérivés, ainsi que des pourcentages lorsque que le nombre de cas analysés est inférieur à 100 (par exemple, à la page 284, l'auteure parle de «30% des récits», alors que le nombre de ceux-ci n'est que de 30).

Enfin, je resouligne le triple intérêt de ce livre, tant pour l'histoire des femmes et du féminisme québécois, que pour l'histoire de la presse et celle de la littérature. Marie-Josée des Rivières illustre bien que la presse à grand tirage, malgré des contraintes éditoriales, et les dissonances entre le discours publicitaire et le discours éditorial, peut véhiculer un discours progressiste et faire la promotion de la littérature.

Andrée FORTIN

Département de sociologie,  
Université Laval.